

# Chapitre I

## Le hameau d'Angstberg

*Li curage veïons de l'hume*

*Quant la grant paor s'anme consume...*

Un long mois après l'arrivée de la froidure et des autans, en ce quinze novembre de l'an mil sept cent quatre-vingt trois, une première neige tombait sur Angstberg, hameau isolé de plus de six cent âmes, au centre de la Prusse. C'étaient des flocons fort épars, peu nombreux, mais fort gros, larges, imitant une espèce de mousse, d'écume ou de soie légère et informe; cette taille donnait à leur chute une allure lente, pesante et maladroite; par moment, ils semblaient quasi flotter dans les airs; quelquefois, un coup de temps les faisait comme remonter vers les cieux nubileux et blancs, concourant élégamment à un bel effet de légèreté. C'était de ces neiges dont on ne pouvait prévoir ni les effets ni les bordées, et qui inquiétaient, de la Prusse à la France, les bergers menant les troupeaux transhumants dans les montagnes ou dans les pacages. La lumière du soleil de quinze heures était tout à fait diffuse. Dans les rues du hameau comme dans les rangs circonvoisins à icelui, on ne voyait véritablement personne. Partout les cheminées fumaient. Ce n'était pas tant les neiges ou le vent que le froid aigu de cette journée qui tenait déserts sentes, rues et chemins. Lorsque les hommes sortaient, les vapeurs de leurs souffles expirants se cristallisaient sur-le-champ, couvrant de givre leur chair transis, leur barbe, leur moustache et leur manteau; les larmes que le froid faisait naître cessaient leur course au milieu de leurs joues, glacées. Les thermomètres à mercure

descendaient aux derniers degrés.

Les croisées offraient aux hommes enfermés dans leur maison de ces peintures qui font craindre les hautes latitudes septentrionales aux gens du sud. Mais pourtant, en vérité, à la fin de l'automne et en hiver, dans les tableaux les plus sereins et les plus tranquilles, il se trouve souvent les températures les plus inhumaines et périlleuses, et dans les tableaux neigeux, les températures les plus agréables. En ce jour, cependant, la neige et les vents ne trompaient pas: l'air était glacial et douloureux.

À quelques lieues de ce hameau, vivait le bon père Friedrich Winkelried, cultivateur d'une terre de dix arpents, et possesseur d'un petit bétail. Il était assis chez lui, à la table, pensif, un jeu de carte étalé sous ses mains. Comme bien d'autres hommes des champs, son corps portait, en plus de son âge, les marques des longues journées de labeurs, des travaux féroces, et des extrémités de la nature. Il n'avait que quarante deux ans, mais ses mains rugueuses et usées, son visage ridé par le soleil estival et par la morsure des vents hiémaux, et sa musculature irrégulière, ajoutaient à ses traits trois lustres de plus. Bien que son corps et sa chair fussent usés, son esprit était bel et bien vif et clair, et sa bouche n'était pas avare de pensées intelligentes; ce Friedrich eût fait comprendre à d'aucuns ce que Montaigne estimait dans les paroles de certains paysans. Le père Winkelried n'avait plus que deux enfants, un garçon de douze ans et une fille de treize. Friedrich était veuf: son épouse Maria Winkelried ne s'était pas relevée de couches, onze ans auparavant. Enfin, puisque le bon père Winkelried aimait toujours sa femme, il considérait le mariage réchauffé comme une sorte d'impiété, ou du moins d'irrespect pour celle qu'il devait retrouver lorsque son âme serait

rendue. Le pauvre veuf n'avait cependant pas de portrait de sa Maria: elle vivait donc vaguement dans ses souvenirs, à chaque jour plus proche mais moins claire.

Friedrich songeait, devant son solitaire suspendu, à un des petits Hoffmann, âgé de quinze ans, trouvé mort, avant-hier, dans un des enclos à chevaux de la métairie de ses parents. La famille Hoffmann vivait dans le même rang que Friedrich, à une lieue de distance du côté opposé au village. Le père Winkelried avait donc su rapidement les détails de l'événement: le pasteur, en revenant de chez les Hoffmann endeuillés, hier après-dînée, s'était arrêté chez lui, comme il l'avait d'ailleurs fait chez toutes les autres familles vivant le long du chemin menant au village, pour qu'il fût instruit de ce triste malheur et de ses causes: une bête, un loup selon le pasteur, avait égorgé le plus jeune des cadets Hoffmann, nommé aussi Friedrich, sans le dévorer, alors que ce dernier allait nourrir les pécores. L'homme de foi avait appris que cette bête, depuis trois jours, avait probablement été la cause de quelques massacres de bestiaux, chez force familles de ce même rang. Les malheureux Hoffmann avaient perdu plusieurs bêtes, en plus de leur fils. Hélas, la fin de l'automne et l'hiver séparent parfois les gens et les gardent chez eux, et les périls qui devraient être publics demeurent secrets trop longtemps. Friedrich avait alors confié au bon pasteur que cette bête meurtrière s'était nourrie même chez lui de quatre chèvres deux jours auparavant: il les avait retrouvées éventrées dans l'enclos, les entrailles encore fumantes. Malgré sa courte traque, il n'avait pu trouver l'animal coupable de cette tuerie. Et les vents et le froid mortels, qui depuis plus d'une semaine ne laissaient de mordre, avaient retenu Friedrich chez lui, près de l'âtre, et l'avaient

empêché d'aller informer ses voisins de ses récents malheurs. Le bon père Winkelried et le pasteur, avec peu de mots, s'étaient ainsi entretenus; ils s'étaient ensuite promis de répandre cette nouvelle afin que tous les habitants fussent circonspects et prêts d'abattre ce rôdeur assassin. Les hommes s'étaient enfin rendus grâces, et le pasteur, accompagné de son bedeau et de deux villageois, dont un ostensiblement armé, avait ensuite repris son chemin vers la terre du vieux Reding, voisine de celle de Winkelried.

Friedrich regrettait de n'avoir pas pu avertir ses voisins du péril qui les menaçait: eût-il pu prévenir la mort du jeune Hoffmann s'il les avait informés? se demandait le bon père. Hélas, s'il était parti de chez lui, en vérité, la violence des froids et des vents l'eût assurément tué, et il le savait parfaitement. Avant-hier avait été la première journée depuis plusieurs jours où l'air ne déchirait pas la peau en moins de rien, dès que l'on sortait sous le soleil impuissant.

Voilà d'où venait l'air pensif de Friedrich. Tous les hommes avaient déjà entendu mille fois depuis leur enfance des histoires de loups homicides, de bêtes chimériques, mais aucun exemple, jusque-là, dans ce coin de pays, n'était venu soutenir ces contes. Certes, on avait souvent vu des loups chasser dans les métairies, et on en avait encore plus souvent chassé; il était même rarement plus de six mois sans que l'on vît de ces rôdeurs guetter le bétail des paysans. Mais ces fauves carnassiers étaient, au vrai, plus pleutres qu'audacieux; et au moindre coup de fusil, et au moindre cri violent des hommes ou des femmes, la bête fuyait. Elle n'avait point le courage que plusieurs lui prêtaient souventefois. Certes, dans ce hameau et dans les hameaux voisins, quelques paysans,

surtout des femmes et des enfants à cause de leur faible constitution, avaient déjà été attaqués et mordus, mais jamais aucun n'avait succombé sous la mâchoire des loups: les coups, les cris et les attaques des victimes avaient toujours eu raison des prédateurs paresseux, recherchant des proies faciles et sans vigueur. Dans ce pays, les ours inspiraient, au vrai, plus de crainte pour la vie humaine que les loups, car ils avaient déjà prouvé leur violence en semant deuils et pleurs dans plusieurs familles.

Bien que l'innocente victime ne fût qu'un enfant de quinze ans, encore faible et peu raisonné, et attaqué subitement, et bien que tous les habitants sussent qu'un loup seul ne pouvait que difficilement tuer un homme adulte, la soudaineté et la nouveauté du fait ramenaient, malgré la grande force et le courage connu des hommes des champs, des peurs presque enfantines dans leur cœur; ces sentiments se manifestaient plus violemment chez les voisins d'Hoffmann, naturellement. Plusieurs hommes se mirent à craindre en secret, dès qu'ils eurent appris le malheur des Hoffmann, pour leur famille ces loups auxquels ils ne pensaient plus guère lorsqu'ils sortaient, ou qu'ils envoyaient leurs enfants conduire les troupeaux paître dans les champs. On avait toujours craint davantage, à la vérité, que les loups n'attaquassent les bestiaux que non pas qu'ils ne s'en prissent aux humains, fussent-ils des garçons ou des filles.

Bien que presque tous les paysans espérassent que ce loup qu'on accusait du meurtre du jeune homme quittât au plus tôt le pays, sans traverser leur terre, certains espéraient que cette bête vînt les visiter, afin de venger les larmes que devait verser la famille Hoffmann. Dans les maisons, des hommes juraient que plus un loup ne sortirait des forêts sans être fusillé.

Friedrich avait ordonné à ses enfants de ne pas s'éloigner seul de la maison, comme le lui avait d'ailleurs conseillé le pasteur, et de rester ensemble lorsqu'ils iraient soit au champ, soit chez des voisins, soit nourrir le petit bétail. De plus, il leur avait conseillé de tenir un poignard et un fusil sous leur main, au cas où ils croqueraient la bête. Friedrich, comme tout père, craignait plus pour sa famille que pour lui-même: il savait l'imprudence et l'imbécillité que peuvent avoir les enfants lorsqu'un danger les menace. Mais Jacob et Élisabeth étaient si peïnés que leur ami Friedrich fût mort, que le père Winkelried s'assurait un peu de leur témérité: leur douleur et leur effroi les convainraient d'être prudents et obéissants.

Le bon père Winkelried, toujours assis à sa table, songeait à ses enfants qui n'étaient pas beaucoup plus jeunes que le petit Hoffmann. Il ne laissait point, avec effroi, de penser que, si ses deux marmots avaient été attaqué, ils eussent subi sous les dents et les griffes de ce fauve une mort semblable à celle de ce jeune homme, et de se dire que, s'ils étaient attaqués demain, leur mort ne serait pas douce. Heureusement, sa raison le ramenait, et lui dessinait à tort l'invraisemblance d'une seconde attaque de loups contre l'humaine race: il ne pouvait point voir deux fois en quelques jours, se disait-il, ce qu'il n'avait jamais vu en quarante ans. Le bon père Winkelried semblait malgré lui chercher de se faire peur à lui-même et de se peindre les tableaux les plus effrayants et les plus terribles: au lieu de se rasséréner, il ne parvenait qu'à s'effrayer; en cherchant la mansuétude, il s'égarait dans la frayeur; seul le sommeil, dans ce cas, semblait pouvoir endormir les inconstants délires de son esprit. Il attendait donc vivement la nuit pour que ses craintes se tussent.

Et tout ce trouble qui l'agitait se passait sans que ses traits ne permettent à ses enfants de pénétrer ses pensées.

Friedrich, après avoir resté près d'une demi-heure en erreur dans ses pensées, revint à son jeu et plaça quelques cartes.

Vers l'heure du souper, sa fille Élisabeth fit un pâté, cependant que son frère, Jacob, restait devant la croisée à regarder les bancs de neige se former peu à peu, et à scruter secrètement l'horizon, espérant d'y trouver cette bête qui agitait depuis peu le pays.

Vers dix-sept heures, à même temps que la chute des neiges cessa et que le vent redoubla, la brunante vint.

Une nuit formidablement sombre, sans étoiles et quasi sans lune succéda à ce soir étrange: on n'y voyait plus que la poudrerie créée par les vents et que les vagues ombres des arbres tremblant dehors.

Dans la maison, les enfants s'occupaient, et Friedrich tentait de relire l'Évangile selon Mathieu qu'un bon catholique Polonais lui avait donné quelques années auparavant, avec le livre de l'Exode. La nuit était aussi agitée dehors que calme dans le foyer.

## **Chapitre II**

### **Les ombres de la nuit**

L'horloge sonnait les heures dans la tranquillité de la maison. Friedrich ne se levait que lorsque le feu dans l'âtre s'amortissait. Une corde de bois, encore froide, avait été posée non loin du foyer, et elle rapetissait à vue d'œil.

Quelquefois, les oreilles croyaient entendre, parmi les sifflements répétés du vent, les hurlements nocturnes du loup. Ce n'était qu'illusion.

Lorsque la corde vint à être presque épuisée, le bon père Winkelried fit à son fils:

-Hé! Jacob, viens me rejoindre dehors: il ne reste plus de bois en-dedans. Nous en rentrerons assez pour toute la nuit.

-J'arrive, répondit simplement le garçon.

Le père mit son manteau et sortit immédiatement; il alla sous l'appentis où était cordées les bûches de bouleau et de tremble. Il était tombé plus ou moins un pied de neige, qui imitait, sous les lueurs coulant des croisées, des petites dunes blanches aux reflets jaunes et rouges. Jacob arriva peu de temps après, et forma de ses deux bras comme un berceau dans lequel son père empila une dizaine de rondins qu'il alla porter ensuite près du feu. Son père fit de même, et prit le plus de bûches et de bois de quartier qu'il pouvait prendre seul.

En retournant vers la porte, il entendit un grand bruit venir de l'étable et de la grange. À cause de la poudrerie et de la noirceur, il ne voyait rien hors les ombres des arbres effeuillés et des sapins touffus. Il entra tout de go chez lui, puis, tout en mettant les bûches près du foyer, il dit, pressé:

-Jacob, amène-moi mon fusil; il est sur le comptoir. Grouille-toi!



Le fils se hâta, et lui apporta son arme. Le bon père Winkelried ressortit ensuite dehors, et ordonna à Jacob de l'attendre céans. Le fils lui obéit, effaré: il voyait dans l'empressement de son père un péril imminent pouvant le rendre doublement orphelin. Tremblant, l'enfant ferma la porte derrière son père, et, tout en le guettant par la fenêtre, rassura sa sœur qui, voyant tout ce mouvement sans être instruite de ses causes, craignait qu'il ne se fût passé quelque autre événement funeste.

Le père avança d'un pas lent et prudent dans l'ombre et dans la neige qu'emportaient les vigoureux vents, prêt de tirer la détente au moindre mouvement. Connaissant le terrain par cœur, il allait vers son bétail sans s'achopper à quelque obstacle que ce fût. Sa vue s'ajusta rapidement au peu de lumière que la lune lui offrait sous les grands arbres. Afin de pouvoir bien regarder devant lui, il fallu que de sa main gauche il bloquât la poudrière offusquante; et afin de pouvoir respirer quelque peu librement, il lui fallu mettre son manteau devant sa bouche et sous son nez. Lorsqu'il fut à sept toises du bâtiment où étaient les chèvres et les moutons, il aperçut dans l'enclos vide l'ombre d'une bête courir dans la neige et vers la gauche et vers la droite, comme folle, sujette à une terreur panique. Il visa rapidement l'animal de son fusil au-travers de la poudrière et de la noirceur, mais, juste avant d'en faire percuter le chien, vit que ce n'était qu'un cerf imbécile s'étant fait lui-même prisonnier de l'enclos. Content et déçu à la fois, Friedrich se hâta d'ouvrir une des deux portes afin que le cerf s'échappât vite, à cause que le bruit et les coups qu'il faisait contre l'étable effrayaient son paisible bétail. Dès que la porte eut été ouverte, le ruminant fuit sa geôle de ses pattes légères. Le bon père Winkelried resta là encore un moment, jusqu'à ce que son

bétail se fût tranquilisé. Toujours prudent, il retourna lentement vers sa maison dont il voyait au loin les lumières au-travers des croisées. Le balancement des branches, la chute des amas de neige par-ci par-là et les craquements divers des arbres, contrefaisaient les signes de l'approche d'une bête, et l'obligeaient donc à rester sur ses gardes et à demeurer alerte. Il arriva enfin chez lui, où la porte s'ouvrit avant même qu'il eût cogné.

Ses enfants l'accueillirent, en liesse, comme s'il était de retour d'un voyage ou de la guerre. Friedrich fut attendri de ce spectacle, mais les rassura.

-Allons, qu'est-ce-ci? je reviens des bâtiments. Vous inquiétâtes-vous? Allons, si j'eusse couru le moindre risque, je ne serais point parti. Qu'eût-il pu m'arriver?

Sa fille l'interrompit:

-Friedrich Hoffmann fut mangé par un loup, voilà!

-Si un loup avait été assez téméraire pour s'approcher de moi, je lui eusse brûlé la cervelle. Je suis bon tireur, vous le savez? Et si je le voyais, après l'avoir tué, je le ferais empaillé, et le mettrais là, dit-il en pointant le milieu du salon; les gens qui viendraient nous visiter n'auraient-ils pas ainsi un bel accueil en entrant?

Ses enfants rirent alors un peu.

-Qu'as-tu vu à la grange? lui demanda ensuite son fils.

-Rien; ce n'était qu'un petit cerf, hier encore daguet, et trop bruyant, qui effrayait les moutons.

-Mais pour le loup, rajouta la petite Élisabeth, qu'allons-nous faire? nous ne pourrons pas être précautionneux tout l'hiver, ou laisser le bétail se faire manger. Il faut le chasser, non?

-Oui, il le faut, ma biche; ce loup semble fort glouton et meurtrier: il a tué je ne sais combien de pécores de par le pays. Je

voulais aller aujourd'hui au village, pour savoir si une chasse se donnait; mais la température me découragea de partir. Je n'aurais jamais pu m'y rendre d'un coup, et encore moins revenir ce soir. Vous voyez, je suis prudent! J'irai demain, si le temps le permet.

-Puis-je y aller aussi? lui demanda son fils.

-Non, il y a des choses à faire ici; et je ne veux pas qu'un de vous sorte seul, ne l'as-tu pas déjà oublié?

-Si le loup vient, je le tuerai, fanfaronna un peu Jacob.

-Nourris plutôt les pécores, et ne fais pas ton capitan, si tu ne veux pas être fessé. Allons nous coucher: il est bientôt vingt deux heures. Si je veux partir de bon matin, il ne faut plus veiller.

Et tout fut se coucher.